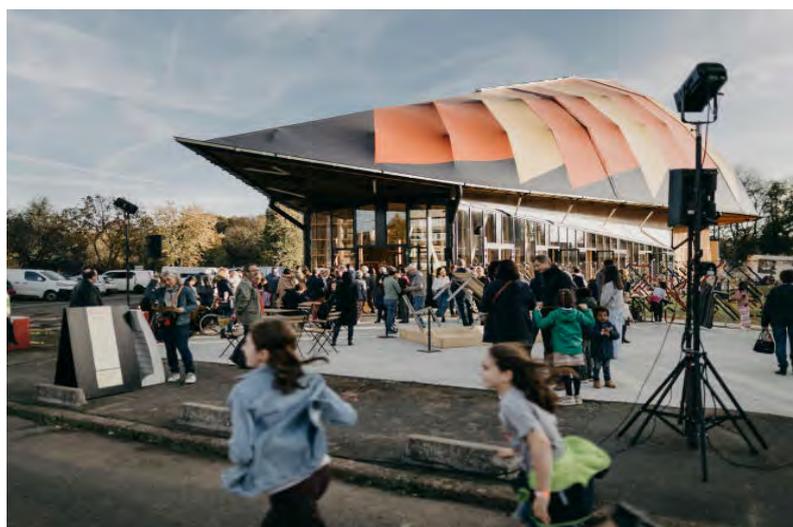


vendredi 17 novembre 2023

Pour les circassiens, un fort désir de jouer sous chapiteau

Nombre d'artistes qui participent à La Nuit du cirque, dont la cinquième édition a lieu du 17 au 19 novembre, disent leur attachement aux représentations itinérantes.

Par [Rosita Boisseau](#) (Le Mans)



Le Plongeoir, au Mans, en novembre 2022. THOMAS BROUSMICHE

Bleu, rouge, jaune. Les codes couleur du cirque claquent sur le ciel bleu. La toile multicolore du nouveau chapiteau du Plongeoir, labellisé Pôle national du cirque, hisse haut le drapeau des arts de la piste. Inauguré en 2022, cet espace permanent, conçu au Mans dans une démarche écologique par l'architecte Christophe Theilmann, sert d'écrin à une arène circulaire, des gradins de 400 places, sous une coupole en bois de 20 mètres de haut. « *Il y a un confort de travail, tout en conservant le côté brut, s'enthousiasme Richard Fournier, le directeur. Mais c'est d'abord un lieu de vie, au centre duquel sont donnés des spectacles.* » Représentation ou pas, une personne accueille chaque jour les habitants du quartier dans le café.

Comme 216 établissements en France, en Allemagne, en Pologne, jusqu'au Burkina Faso et même à Taïwan, le Plongeoir fête, du vendredi 17 au dimanche 19 novembre, la cinquième édition de La Nuit du cirque, organisée par l'association Territoires de cirque. Depuis [le premier rendez-vous, en 2019](#), la « Nuit » s'est multipliée par trois et additionne 275 propositions. Au Plongeoir, samedi 18 novembre, une *Pyjama Party*, avec dix-sept circassiens et musiciens, sous la houlette du jongleur Johan Swartvagher, rassemblera le public jusqu'au matin. « *C'est une traversée sous le signe de la bienveillance*, souligne Richard Fournier. *Chaque spectateur se verra attribuer un ange gardien.* » Entre des performances et des ateliers en tête à tête avec un artiste, un boulanger pétrira et cuira la pâte à pain en direct pour le petit déjeuner.

Le Plongeoir appartient au réseau des quatorze Pôles nationaux du cirque, dont l'une des missions est de soutenir dans un espace dédié les spectacles sous chapiteau. « *Défendre l'écriture circulaire sous chapiteau est crucial actuellement*, affirme Richard Fournier. *De plus en plus de jeunes artistes sortent des écoles*

supérieures avec des pièces en solo ou en duo imaginées pour des salles “en frontal”. Si l’on continue comme ça, ce qui fonde le cirque risque de disparaître. »

Menace sérieuse

Ce cri d’alarme trouve un écho chez nombre de professionnels du cirque contemporain. Codirecteur de L’Azimut, à Antony (Hauts-de-Seine), Marc Jeancourt confirme : « *Les dernières troupes issues du Centre national des arts du cirque [à Châlons-en-Champagne] qui ont acheté un chapiteau sont [AOC](#) et [Galapiat](#), et c’était il y a plus de dix ans. La réalité du chapiteau semble déconnectée de l’enseignement. Les jeunes n’ont plus les moyens de rêver du chapiteau et ne créent plus de grandes formes circulaires.* » Conséquence directe : les programmeurs font appel aux compagnies australiennes et québécoises lorsqu’ils ont envie d’une production d’envergure. Ce qui n’empêche pas les enseignes historiques françaises comme [Rasposo](#), [Trottola](#) ou [Aïtal](#) de tourner beaucoup.

Si la menace est sérieuse, la situation n’est pas si sombre. A la tête du festival Village de cirque, à Paris, Marie Chapoullié et Rémy Bovis fêtent, en septembre, les 20 ans de cette manifestation qui investit la pelouse de Reuilly avec quatre chapiteaux pour « *revendiquer ce lieu essentiel de liberté et de mixité sociale* ». Une centaine de toiles de compagnies de cirque contemporain sont sur les routes. « *On note même, depuis six ans, un nouvel engouement pour le chapiteau* », insiste Yannis Jean, délégué général du Syndicat des cirques et compagnies de création, qui rassemble 250 adhérents. Dans le même élan, l’apparition de chapiteaux insolites donne un coup de fouet à l’imagerie traditionnelle. Une yourte kirghize abrite Lulu Koren ; [un silo, Boris Gibé](#) ; le camion-théâtre du [magicien Yann Frisch](#) se balade partout, comme le chapiteau gonflable de la compagnie Ea Eo.

Le rêve de chapiteau n’est pas une mince affaire. Une toile coûte entre 30 000 et 300 000 euros. Elle entraîne une économie et un mode de vie sans concession. Dans le spectacle *Carmen n’est pas un opéra !*, La Famille Morallès raconte cinquante ans de hauts et de bas sous la toile. Sylvie Delaire, 62 ans, a commencé le trapèze enfant dans le cirque familial, qui a fait faillite en 1983. Après différents contrats, elle a racheté en 2022 un petit chapiteau avec son mari, Bernard Delaire, qui l’accompagne sur la piste, dans la mise en scène de Jean Charmillot. « *On est repartis sur les routes en réduisant tout au maximum*, indique-t-elle. *On a un camion et trois caravanes. C’est compliqué, l’itinérance, mais c’est ma vie, et je ne peux pas l’imaginer autrement.* »



Le Cirque Pardi !, à Fontenilles (Haute-Garonne). MARIE B. CIVEL

Cette passion emporte également Maël Tortel, équilibriste, qui a fondé le Cirque Pardi ! en 2011. Pour maintenir à flot sa troupe de vingt-cinq personnes (dont quinze acrobates, six enfants, une institutrice, une cuisinière) et le spectacle *Low Cost Paradise*, il navigue entre contrats avec des lieux labellisés et autoproduction. « *Pour avoir des tournées cohérentes, d'un point de vue financier et humain, je profite des trous du planning pour démarcher moi-même les mairies et nous installer dans des endroits non institutionnels, explique-t-il. Et là, on fait tout nous-mêmes : l'affichage, la billetterie...* »

Cet aspect tout-terrain, le collectif Cirque Queer commence à l'expérimenter. Depuis 2021, ces treize artistes et techniciennes croient dur comme fer dans le chapiteau. « *Nous avons envie d'un refuge, d'une maison à nous, précise Marthe, acrobate. Nous voulions aussi nous affranchir de la dépendance des salles. Le chapiteau porte notre vision esthétique et politique, où peuvent s'entrechoquer le populaire, le familial et la désinvisibilisation des personnes queer.* » Un enjeu majeur mis en scène dans *Le Premier Artifice*, entre cirque et *freak show*.

La Nuit du cirque, du 17 au 19 novembre. Lanuitducirque.com

Vendredi 17 novembre 2023

Le chapiteau, une salle de représentation à l’empreinte carbone compétitive

Une réflexion est menée au ministère de la culture pour étendre l’usage de cette salle éphémère à d’autres formes de spectacle vivant.

Par [Rosita Boisseau](#)



Le festival Le Mans fait son cirque, sur la promenade Newton, au Mans, le 25 juin 2023. THOMAS BROUSMICHE

Le chapiteau, outil écologiquement viable ? En dépit de sa mauvaise réputation de passoire thermique, le chapiteau commence à faire parler de lui positivement dans le contexte de crise actuel. « *Si l’on approfondit la question de son fonctionnement en le comparant avec celui des salles de spectacle, il n’a besoin d’être chauffé qu’une heure avant la représentation et pendant, ce qui n’est pas le cas des théâtres*, analyse Marc Jeancourt, de L’Azimut, à Antony (Hauts-de-Seine). *Par ailleurs, il se pose en milieu rural et en périphérie, et il est, comme on dit, en “circuit court” : le public n’a pas besoin de prendre sa voiture pour y venir.* »

Ces différents aspects stimulent les réflexions des acteurs du spectacle vivant. Dans le cadre du dispositif [Mieux produire, mieux diffuser, engagé par le ministère de la culture](#), les problématiques du chapiteau sont auscultées sous tous les angles. Un « *plan chapiteaux* » pour « *mettre en œuvre 100 salles de spectacle sur le territoire* » est sur la table.

« C'est un projet culturel itinérant au service de la diversité des territoires et des habitants, précise Yannis Jean, délégué général du Syndicat des cirques et compagnies de création. Le chapiteau peut être hypercompétitif. Il peut accueillir des résidences longues d'artistes et offre de nouvelles capacités de diffusion. Il est aussi un outil proche des gens de tous les milieux. Et, lorsqu'on sait que 85 % des Français ne franchissent pas la porte d'un théâtre au moins une fois par an... Par ailleurs, si on l'installe dans un parc, par exemple, le terrain est ensuite rendu à son état initial. » Implanter cent chapiteaux (en moyenne un par département) coûterait 5 millions d'euros annuels pour couvrir les coûts de montage et de démontage.

Ces enjeux, et plus précisément celui de l'empreinte carbone, sont au cœur de l'opération « Vers un éphémère durable », collaboration innovante pour la décarbonation du chauffage des structures itinérantes, portée, à partir de janvier 2024 et pendant trois ans, par le Centre international des arts en mouvement (CIAM), à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Leur proposition a été retenue dans le cadre de l'appel à projets Alternatives vertes dans les industries culturelles et créatives, de France 2030. Elle a été exposée en juin, lors d'une réunion des volets culture de France 2030, devant la ministre de la culture, Rima Abdul Malak.

« Il s'agit de trouver une solution concrète pour décarboner le chauffage des structures éphémères comme les chapiteaux, qui sont aujourd'hui majoritairement chauffés au fioul, résume Chloé Béron, directrice du CIAM. Pourquoi continuer à présenter des œuvres dans ces passoires thermiques ? Pourquoi le chapiteau peut-il être considéré comme durable par essence ? Cela apparaît contre-intuitif, mais sa capacité à s'implanter n'importe où et à n'avoir une empreinte écologique que pendant un temps d'usage réduit peut être une source d'inspiration au-delà de son secteur. »